

Bureau météorologique.

Washington, 18 mai — Indications pour la Louisiane — Temps beau vendredi et samedi; vents frais du sud.

LE CRI.

(ÉPIQUE DE LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE).

Le temple était enseveli jusqu'aux frises. Les moignons des plus hautes colonnes jaillissaient du sable, comme des os desséchés de morts, qui auraient trouvé leur suaire. Les soldats avaient installé leur cuisine au sommet d'un chapiteau épanoui en bouquet de palmes. Ils s'étaient couchés alentour, loin du feu. Mais le soleil, bien que déjà bas à l'horizon, les brûlait encore plus que le pauvre brasier de leur soupe.

Leurs officiers aussi s'étaient étendus à même le sol, en groupe à l'ombre des uns des autres, faute d'abri. Ils tournaient les yeux vers le Nil, dont l'eau verte, moirée de vert et de gris-perle, reposait leur vue fatiguée par le jaune éclatant des collines où dorment les reines et les rois, par le rouge du ciel, pareil à une somptueuse voûte toute en fleurs rouges et roses, en roses et en orchidées.

Un seul de ces corps prostrés se remuait parfois, et semblait en proie, parmi cet anéantissement, à l'agitation, à l'inquiétude. Il se soulevait. Le buste, un instant, se balançait, imitant le mouvement monotone des étudiants d'El-Azhar, quand ils psalmodient les versets du Livre en marquant la mesure. Puis il se tendait successivement vers toutes les directions, comme on fait pour découvrir d'où vient un bruit.

C'était pourtant le grand silence. Les indigènes, à la première approche du détachement, s'étaient tapés dans leurs huttes de boue séchée, ou avaient fui. Les soldats français ne chantaient pas en Égypte. Et c'était ainsi l'heure la plus silencieuse du jour, car, les chiens, qui aboient à la nuit comme le coq chante à l'aube, attendaient la fin du crépuscule pour s'appeler d'une rive et d'un village à l'autre, depuis la cataracte jusqu'au delta.

Mais à la faveur de ce silence absolu, l'officier halluciné percevait plus distinctement un cri... un cri qui répétait interminablement, en s'éloignant toujours, son propre nom... son nom strident et sonore : Jean-Louis ! Jean-Louis ! — rappel du cri tragique poussé, à l'heure de la séparation, par celle qu'il aimait. Depuis tant de mois, l'entendait, l'entendait, au fond de lui-même, dans les corridors de sa mémoire tortueuse et pleine d'échos, ce cri prodigieux, surhumain, inhumain, élémé, de passion, râle de désespoir, soupir de défaite et de résignation, appel presque enfantin et comme venu des limbes... Parfois, pour mieux entendre, il fermait les yeux. Alors les images vives resuscitaient et illustraient le cri. Jean-Louis revoit le décor du drame : l'entrepont de la frégate, la confusion de l'embarquement nocturne, sa jeune femme, une enfant — ils étaient mariés depuis un an à peine — se glissant à bord, sous ce travestissement de soldat où elle était si svelte et si jolie, avec les deux longues nattes de ses cheveux blonds sur ses épaules un peu étroites. Oh ! leur joie quand ils s'étaient blottis ensemble, faisant mine de dormir, dans

le même hamac ! — non : leur joie d'écoliers, quand ils avaient cru que le tour était joué, quand le grincement des chaînes leur avait appris qu'on levait les ancres... Et puis, la dernière ronde, la lueur du falot brusquement projetée sur leurs visages, le rire mauvais de l'officier supérieur à la vue de cet étrange cadet. Des mains impies les avaient arrachés l'un à l'autre. Elle, on l'avait traînée de force sur le pont, on l'avait jetée dans un canot, elle s'était mêlée aux ténédres. Et alors le grand cri avait éclaté, dominant les bruits de l'orage, rauque, comme si c'étaient les deux cariatides là-bas, sur le quai de l'outon, qui criaient, douloureuses, torturées, écrasées par le balcon qu'elles portaient. Des ombres curieuses, sur les autres navires, s'étaient penchées aux bastingsages, pour écouter ; et même, sur le pont de l'Orient, celui qui allait et venait seul, pensif, s'était arrêté brusquement, et il avait fait un geste souverain d'impatience en entendant cette voix de femme qui mandait toute l'armée.

De celle qu'il avait chérie, Jean-Louis ne semblait, après si longtemps, se plus rien rappeler que ce cri. Ce souvenir s'était substitué à tous les autres souvenirs. Les traits mêmes du cher visage, peu à peu, s'éffaçaient. L'absente restait pour lui celle qui appelle dans les ténédres, la voix invisible qui crie sur les flots. Et il se recueillait pour mieux entendre l'hallucination prolongée de cette voix, comme d'autres s'en vont à l'écart pour baisser des boucles de cheveux, pour contempler un portrait ou pour relire des lettres.

Des lettres... il ne pensait même point qu'il pût en recevoir, il n'en désirait point ; et quelques jours après le convoi de vivres venant du Caire fut signalé, lorsqu'on vit, au dernier détour du fleuve, les dômes dont les voiles triangulaires étaient croisées ainsi que des ailes d'oiseaux, il ne courut pas, comme les autres, vers le rivage, pour savoir plus vite s'il y avait des nouvelles. Il y en avait ; et pas seulement de Basse-Egypte, mais de France ; les premières lettres qui eussent pu parvenir encore et traverser l'escadre anglaise et, parmi ces lettres, une pour lui.

Il la prit. Il ne se hâta pas de l'ouvrir. Il la tournait, comme les paysans qui se méfient. Il épela son nom, écrit correctement sur le pli. Il avait honte. Il s'éloigna, le long de la rive. Il alla très loin, bien que cela fût expressément défendu. Il s'assit dans le sable tiède, et fit sauter les cachets. « J'ai une nouvelle bien extraordinaire à vous annoncer, mon ami... »

Malgré l'hébété où il était, il sentit l'étrange de ce début. Cette façon dégagée d'écrire le choqua. Il chercha la signature : c'était bien le même nom, Clémence. Il mesura, d'un œil étouffé, la brièveté de cette lettre, de ce billet. Puis il reprit sa lecture : « J'ai une nouvelle bien extraordinaire à vous annoncer, mon ami ; et je ne sais trop comment vous allez prendre cela, car je crois que vous m'aimez sincèrement, du moins m'en avez-vous donné des preuves qui me restent précieuses. J'éprouve moi-même une peine inconcevable à vous l'écrire. Je ne vous ai pas chéri moins tendrement que vous n'avez fait, et je sens bien qu'il est telles choses entre nous dont la mémoire ne saurait périr. Je vous avoue que je ne serais pas étonné de souhaiter que l'ennemi interceptât ma lettre ; mais je dois quand même vous la faire,

pour l'acquies de ma conscience. « Il faut vous dire, mon bon ami, qu'après votre départ et notre séparation si imprévue, tant que cruelle, je suis restée dans Paris, où mes chers parents ont bien voulu me recevoir et pourvoir à ma subsistance ; car je me trouvais, par le fait de votre absence, réduite, si j'ose dire, au dénuement. Ils furent d'une constance et d'une bonté admirables, et respectèrent ma douleur, qu'ils partageaient à vrai dire, ma mère principalement, qui fait grand espoir de votre civisme et de votre caractère, comme de votre bravoure. Ils s'associèrent à mon deuil et ne m'en reprochèrent longtemps aucun excès. Toutefois, lorsqu'ils présumèrent que je deviendrais raisonnable, ils commencèrent de m'entreprendre au sujet d'un second mariage, que vous jugez si je rejetai d'abord avec indignation. Ils me représentèrent la facilité des divorces qui peuvent être déclarés sur le fait seul d'absence d'un des conjoints ; que rien ne saurait être éternel ici-bas ; que ma fidélité méritait des éloges, mais que je ne devais point non plus renoncer aux prérogatives de mon jeune âge ; que le vœu de la nature n'est point qu'une femme de dix-neuf ans se consume dans la solitude, ni se dérobe à donner des défenses à la patrie ; qu'ainsi j'avais, en quelque sorte, l'obligation de me choisir un nouvel époux. Ai-je besoin de vous dire que les auteurs de mes jours en avaient un sous la main, tout préparé ?

« Je versai bien des larmes, mon ami. Tout cela me paraissait bien prompt. Je ne pouvais me résoudre. Chaque fois que j'étais sur le point de faire ma soumission, il me revenait quelque souvenir enchanteur de notre vie passée, qui se mettait en travers. Vous serez peut-être touché d'apprendre que le plus embarrassant de ces souvenirs-là fut celui de certaine promenade que nous fîmes ensemble à Monceaux, fort peu de jours après la consécration de notre hymen, et où je vous vis triompher dans une partie de barres, après qu'il eut gagné une course à pied avec autant de légèreté que de grâce.

« Mais je ne suis plus une enfant, mon ami, et bien que je me pique toujours de la plus délicate sensibilité, je ne m'arrête plus aux enfantillages quand on me fournit de bonnes raisons. Je suis si assailli de gens qui me cornaient aux oreilles le nouvel état de nos mœurs et les derniers préjugés vaincus, je suis si ébranlée d'un discours de madame votre mère qui elle-même se fit un devoir de m'ajouter point à mes scrupules, qu'enfin je baissai pavillon.

« Ce qui m'achève de me déterminer, c'est une observation assez ingénieuse qu'on me fit, que ce parti était le plus salutaire et le plus sage, à l'égard de notre amour même. Je veux croire mon ami, que vous reviendrez sous peu de mois ; mais qui m'assure que votre cœur n'aura point changé ou le mien ? Qui m'assure qu'en m'obtenant de la sorte, je ne risque point de gâter par une seconde épreuve la mémoire de cet amour qui fut jusqu'ici exemplaire ? Ah ! mon ami, réservez jalousement tout trésor, et ne le laissez point, fût-ce pour l'augmenter. Notre amour a touché au terme de sa carrière, mais celle de l'amitié est infinie. J'espère que vous m'accorderez la vôtre, comme je vous promets la mienne, et que vous me viendrez certainement visiter lors de la paix, ce qui me causera toujours un extrême plaisir. » Cette lettre n'eût semblé que naturelle à Paris, et Jean-Louis n'y eût sans doute rien trouvé à

redire, s'il en eût fait la lecture dans les galeries du Palais-Royal. Mais ici dans cette campagne majestueuse, au bord de ce Nil sacré, vis-à-vis de ces nécropoles où tout un peuple est endormi, elle était quelque chose de si monstrueux et d'intelligible que, faute de la comprendre en effet, Jean-Louis ne donna aucun signe d'émotion. Le papier ne trembla pas entre ses mains. Il le replia soigneusement. Il le mit dans sa poche, sans le froisser, et il repartit, vers le village.

Il put à peine faire quelques pas. Une chaleur subite, effroyable, le suffoqua. Ses genoux plèrent, il retomba dans le sable. Il essaya de regarder l'eau du fleuve pour se rafraîchir les yeux. Mais tout flamboyait comme dans un incendie multicolore. Il ferma les paupières : il voyait comme des flammes entre-croisées, comme des fusées d'artifice. Et tout à coup, il entendit le cri, le cri qui l'appelait, il se boucha les oreilles ; mais il entendait avec les oreilles bouchées, comme il voyait avec les yeux fermés. Puis ses dents se desserrèrent, ses lèvres s'écartèrent, ses muscles jouèrent automatiquement, et il imita le cri qui l'hallucinait. Il hurla désespérément son propre nom, et il se mit à courir, à faire, épongeant par le son de sa voix. Haléant, épuisé, il tombait, il se traînait, il se levait, il repartait, et il criait toujours. Tous les échos de la vallée se révélaient comme Thèbes venait de ressusciter par miracle, avec tout son peuple en rumeur. Et les soldats étendus autour du chapiteau en bouquet de palmes épanoui, se soulevèrent sur leur coude, et se demandaient avec angoisse qui était celui d'entre eux qu'on égorgeait si lentement.

Pierre Dupont chez Sainte-Beuve.

Un de nos confrères raconte cette anecdote peu connue sur le chansonnier dont on inaugurerait la statue à Lyon.

Lors de ses débuts, Dupont avait écrit un article de Sainte-Beuve pour lui être d'une utilité extrême. Mais comment voir le célèbre critique ?

« Va donc, n'aie pas peur, lui dit Goumard, son ami, tu chanteras quelque chose, et il sera emballé. »

Pierre Dupont se décide et, un matin, en compagnie de Gustave Mathieu, il arrive devant la petite maison de la rue du Montparnasse. Là, le trac le prend. Serré il en voit : — Essie, lui conseille Mathieu. Et voilà Pierre Dupont qui, après quelques « hum » sonores, entonne les célèbres « Bouffo », dans la rue. Après le premier couplet, une fenêtre s'ouvre et l'on jette deux sous au chanteur.

« Merci, madame, balbutie Pierre Dupont... »

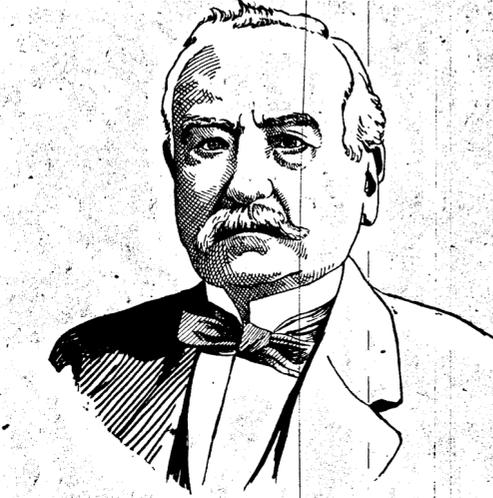
Et il s'enfuit, suivi de Gustave Mathieu, qui lui crie : — Au moins, ramasse tes deux sous !

Arrivée du secrétaire Hitchcock à Hot Springs.

Hot Springs, Virginie, 18 mai — M. Hitchcock, secrétaire de l'intérieur, est arrivé par le train du matin à Hot Springs. Il y restera jusqu'au retour du Président à Washington.

D'après le programme adopté, M. McKinley quittera Hot Springs demain soir. Il suivra une route différente pour retourner à Washington, où il arrivera samedi soir.

Cette après-midi, le secrétaire Hitchcock a accompagné le Président dans sa promenade à pied habituelle.



MORT DE M. LEON GODCHAUX.

Hier, à trois heures 45 de l'après-midi, est décédé en sa demeure, rue Esplanade, un des hommes les mieux connus à la Nouvelle-Orléans, M. Léon Godchaux.

La nouvelle de cette mort affligera tous ceux qui connaissent M. Godchaux, mais ne les surprendra nullement, car depuis un an environ, la santé de l'excellent homme était chancelante.

Le défunt n'a encombré à aucun moment organique : il était arrivé à un âge avancé, soixante-cinq ans, et les infirmités des vieux ans l'envenimaient visiblement chaque jour.

C'est dans son lit, qu'il s'est éteint doucement, sans secousse, entouré de sa femme et de ses enfants. La veille, M. Godchaux s'était rendu à son bureau, car jusqu'à la fin de sa longue et laborieuse existence, il s'occupa activement de ses affaires.

Ce n'était pas que ses intérêts exigeaient ses soins personnels : n'avait-il pas des fils entendus aux affaires, qui y consacraient toute leur attention, toute leur énergie ? mais c'était comme une nécessité pour lui de s'occuper à quelque chose.

M. Godchaux était né à Herbeville, Département de Meurthe-et-Moselle, France, le 10 juin 1824. À l'âge de seize ans, il vint à la Nouvelle-Orléans.

Donné d'une activité peu ordinaire, et d'un très grand fonds d'honnêteté, il se fit colporteur le long du fleuve.

Après quatre années d'un incessant labeur, M. Godchaux avait suffisamment amassé d'économies pour ouvrir dans la paroisse St-Jacques, près du Couvent, un magasin dont l'exploitation fut heureuse au point de lui permettre, quelque temps plus tard, de venir s'établir dans le commerce à la Nouvelle-Orléans qui lui offrait un champ d'opérations plus vaste.

En société avec son frère aîné, M. Mayer Godchaux, il fonda un établissement en face du marché français, non loin de la rue Dumaine, établissement qui devait fournir une longue et prospère carrière. Quelques années plus tard, M. Godchaux, tout en conservant son magasin de la rue Décarat, ou le commerce des vêtements confectionnés se faisait au détail, ouvrit un second magasin, rue du Canal, où ne se faisait que le commerce en gros.

Une année après la guerre de sécession, les frères Godchaux abandonnèrent le commerce de gros et continuèrent celui au détail ; et le jour vint où M. Mayer Godchaux se retira des affaires, laissant son frère les continuer.

M. Léon Godchaux apporta dans la moindre de ses transactions la

plus scrupuleuse loyauté ; aussi est-ce à cette loyauté et à ses excellentes qualités administratives qu'il se créa une situation qui allait bientôt lui ouvrir une voie nouvelle qui lui permettrait d'acquies à une des belles fortunes du pays.

M. Godchaux fit successivement l'acquisition des plantations Réserve, Elm-Hall, Raceland et de douze autres plantations arrières toutes dont il confia la gérance à ses fils.

Il épousa, il y a quarante-cinq ans, Mlle Justine Lamm, et en eut sept fils et trois filles. Trois de ses fils sont mariés : Paul L. à Mlle Ritta Weis ; Edouard, à Ophelia Gumbel, et Albert, à Mlle Aline Zodiaj. Deux de ses filles sont également mariées, l'aînée, Anna, à M. David Danziger, et Blanche, à M. Léon Fellman.

Les fils non mariés sont : Charles, Jules, Emilie et Walter, et la fille, Mlle Léonie.

Les obsèques de M. Godchaux seront célébrées à quatre heures, cette après-midi, le Rév. Dr Heller, Rabbim de la congrégation du Temple Sinai, y officiera. L'inhumation se fera au cimetière de la Métairie, rue du Canal. Le défunt était membre de la congrégation du Temple Sinai, de l'Association de l'Infirmier, du Young Men's Hebrew Association.

M. Mayer Godchaux, dont nous parlons plus haut, et qui a laissé de très honorables souvenirs, est mort ici en 1873 ; il avait deux enfants, M. Paul Mayer Godchaux et Mme Gabriel Schwartz.

M. Léon Godchaux avait deux sœurs et un frère, Mme Nathan

La Foire de l'Etat de la Louisiane. OUVERTE TOUS LES JOURS, LES DIMANCHES INCLUS, JUSQU'À 11 H. P. M. Entrée, 25 sous. Des Exhibitions Commerciales sans Pareilles dans des Emplacements Décorés avec Goût. AUJOURD'HUI, La Grande PARADE DES FLEURS. Départ à 5 heures P. M. Défilé presque ininterrompu d'équipages magnifiquement décorés, passant quatre fois devant la Grande Tribune. EXHIBITION DE BESTIAUX à 1:30 heures P. M. Les plus beaux animaux vus dans le Sud seront inspectés devant la Grande Tribune. A 2:30 heures P. M. COURSE au trot, COURSE d'un mille au galop. Amusements Toutes les Heures du Jour. ENTREE... 25 SOUS. Pan d'avance de prix d'admission à la Grande Tribune.

vous serez débarrassés adroitement de cette petite gneuse de Mionzie, votre frère et vous, peut-être pourriez-vous vous tenir tranquilles... Alors vous serez riches, plus que moi, peut-être... A ce moment-là... nous verrons... Je ne sais... car... vous m'avez amenée ici pour me dire que vous m'aimez, n'est-ce pas, c'est bien cela !... Je vous avoue qu'avec ma perspicacité habituelle, je m'en doutais, fortement. Seulement il faut attendre... Vous n'avez pas la prétention de faire de moi votre maîtresse, je le pense du moins... Donc, soyons amis... De là à devenir mon mari... je ne vous dis pas oui, je ne vous dis pas non... ça vous regarde... Soyez raisonnable et patient... Ne vous emballez pas... et surtout ne m'assommez pas avec vos assiduités et vos supplications... Je vous prendrais en horreur et je ne pourrais même plus vous voir en photographie... Là... C'est entendu, n'est-ce pas ?... Et n'oubliez pas ce que je viens de vous dire.

Et le souper, très froidement, se terminait ainsi. Avec André, et la surveillance entre les deux frères s'accroissait dès lors plus serrée, plus active. — C'est égal, — se dit à quelques jours de là Lucy Forster, — il faudra que je trouve le moyen de me débarrasser de ces deux

brutes féroces, car elles finiraient par me jouer un vilain tour... Et si jamais ils venaient à s'apercevoir de mon amour pour Dick, quand bien même ils devaient y laisser leur peau, ils s'égorgeraient traitressement. Puis revenant à son idée fixe, elle poursuivait son monologue. — En attendant, ça ne marche pas le moins du monde avec Dick. Il est bien évident qu'il n'est jamais venu un seul instant à ce cher garçon l'idée de faire de moi Mme Richard Barclay !... Il faudra bien qu'il y arrive cependant !... Mais c'est cette petite rose de Colette qui le rattache à son passé, et aussi cette femme atroce qui les accompagne, Mme... Victoire !... l'autre bête noire des Lowell !... Enfin, le dénouement approche, certainement... Et comme j'ai pris la précaution de mettre tous les atouts dans mon jeu, qui donc viendrait aujourd'hui raconter à Foot-Dick que Lucy Forster et une certaine Isabel Charlemont, la pupille et la filleule de son illustre frère, ne sont qu'une seule et même personne !... Autrement, il est assez fin pour débiner le truc et se méfier. « Mais non ! J'ai bien manœuvré !... Encore un peu de patience, il ne faut pas brusquer les choses, et nous serons ducesse de Clayton !... » « Ah ! j'ai commis une faute !... une grosse faute. Il fallait

rien accorder à Dick, lui tenir la dragée haute... Mais j'ai perdu la tête !... Pouvais-je supposer que moi... moi !... Isabel Charlemont, j'allais m'amonacher, m'affoler de Dick, car j'en suis folle en vérité !... Il est si beau ! si brave ! si distingué !... Il a tout pour lui, le cher garçon... »

« Suis-je assez ridicule !... Madame, — fit très poliment l'une des femmes de chambre de l'hôtel, — je me excuse de sonner ainsi à cette heure chez madame, mais il y a une dame qui vient d'arriver par le dernier train de Paris, et qui insiste absolument pour vous voir. — Une dame ! Une dame !... Je ne connais pas de dame !... Et je ne reçois personne à cette heure. — C'est ce que j'ai répondu à cette personne... C'est une dame anglaise... âgée... Mais elle a des façons bien singulières, elle m'a dit que si vous ne vouliez pas la recevoir... elle chercherait en travers de votre porte, et que pour l'obliger à quitter cette place, il faudrait aller chercher la police. — Mais c'est une folle !... — Je n'osais pas le dire à madame, mais ça m'en a tout l'air. — Non ! non ! Je n'étais pas le moins du monde, — fit une voix aigre et croassante comme celle d'un corbeau. — Et une grande femme sèche et décharnée, vêtue d'une robe

noire, se précipita dans la chambre. — Allez-vous-en, ma fille, — dit-elle à la servante. Et la vieille femme, soulevant son voile, apparut aux lumières du visage jaune et parcheminé de miss Graham. — Ah ! ça c'est trop fort, — s'écria Lucy Forster au comble de la fureur. — Si forte, si maîtresse qu'elle fut d'elle-même, Isabel Charlemont semblait médusée par cette apparition hétéroclite. — Oh ! oui, c'était très fort, en effet !... Mais j'étais bien contente !... J'éprouvé le plus grand contentement. — Et elle se laissa aller dans un fauteuil. — Si forte, si maîtresse qu'elle fut d'elle-même, Isabel Charlemont semblait médusée par cette apparition hétéroclite. — Oh ! oui, c'était très fort, en effet !... Mais j'étais bien contente !... J'éprouvé le plus grand contentement. — Et elle se laissa aller dans un fauteuil.

Le voyage n'avait nullement réussi à Éléonor. Son chapeau, un invraisemblable galurin, ainsi que s'en font confectionner les vieilles filles d'Albion, était posé tout de travers, et le tour de cheveux, la perruque, qui recouvrait sa complète calvitie, avait suivi un mouvement tout opposé, ce qui rendait cette tête de canaille absolument déshante. La rage de Lucy Forster ne connaissait plus de bornes, tandis que, flegmatique, impassible, Éléonor, pareille à un magot chinois, oscillait avec un mouvement de tanguage en répétant :

« J'étais bien contente. J'étais bien contente ! — Mais, espèce de vieille tringale, comment avez-vous fini par découvrir où j'étais ? — Ah ! voilà ! — fit l'Anglaise, enchaînée de la question et commençant à s'expliquer avec une rapidité vertigineuse, — voilà !... J'ai cherché, bien cherché pendant longtemps... avec Fanny. — Mon ancienne femme de chambre ? — Partitement, votre ancienne femme de chambre... Et nous avons fini par trouver... Vous étiez partie avec deux chevaux... c'était pour les conduire quelque part... Les deux chevaux, on devait retrouver leur trace... Fanny m'a adressée à une agence à côté de la Bourse... Oh ! ça m'a coûté très cher... je veux dire que ça a coûté très cher au duc... Mais l'agence Timpier a bien fait les choses... Elle a fourni le renseignement... — Alors, le duc de Clayton sait que je suis ici ? — Pas encore... mais je lui écrirai demain. — Aviez-vous de faire ça, Graham... oui, aviez-vous, et je vous promets que je vous tords le cou de ces deux maîtres ! — Et Isabel Charlemont avançait ses deux petites mains, si atrocement tordues, mais en même temps si nerveuses. — Quand nous avons vu, Fanny et moi que vous étiez engagée

au cirque Crickton, ça a tout seul, j'ai fait partir pour Tours la femme de chambre. Elle vous a vu jouer, vous a reconnue, et elle est revenue m'apprendre que vous vous trouviez ici à l'hôtel de Bordeaux, me donnant même le numéro d'un appartement... Et voilà... Demain, j'écrirai au duc... — Faites-le... et je vous jure que vous ne sortirez pas vivante de mes mains. — Non !... parce qu'on vous prendrait, ou tout au moins on vous mettrait en prison pour le restant de vos jours... J'écrirai au duc parce que je ne veux pas perdre ma rente... Et j'ai perdu ma rente du moment que je vous quitte. — Je vous la servirai, votre rente. — L'obstinée Anglaise répondit par d'énergiques signes négatifs. — Non ! vous la servirez pendant plusieurs mois et puis après, je vous connais, vous ne servirez plus rien du tout... A continuer.

Strop calmant de Mme Winslow. Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DÉTENTION, avec un SUCCÈS PARFAIT. CALME L'ENFANT AMOULÉ DES COLIQUES et SOULAGE LES DOULEURS. C'EST LES COLIQUES, c'est le mal le plus méfiant de la diète. En vente chez les pharmaciens dans le monde entier. S'adresser de demander le "Strop calmant de Mme Winslow" : n'y prenez pas d'autre. Vingt-cinq centimes la bouteille.